

## CHAPITRE PREMIER

Donc, c'était un soir, il y a cent vingt millions d'années.

Hind, le grand formicien, était de garde à la grotte septentrionale qui constituait une des entrées de la cité des Halfs. Il avait gravi un tertre basaltique, afin de mieux dominer les flèches des gramens, les dentelles vivantes des mousses, les monticules fongueux qui bossuaient l'humus. Bien plus que ses yeux, ses antennes étaient en éveil. Elles palpaient l'émanation de la jeune planète. Dans le tiède brouillard qui venait des marécages et le parfum lourd des résines, elles démêlaient avec méfiance l'odeur insolite des fleurs, nouvelles arrivées sur la Terre, si récentes dans leurs corolles vertes que l'instinct des formiciens n'y était pas encore adapté.

Au-dessus du guerrier, les conifères géants, les fougères arborescentes, un rotang colossal formaient un vaste dôme qui cachait le ciel. Hind n'avait jamais pu voir l'océan bleu qui s'étendait là-haut, et il

ignorait presque le soleil.

Mais il connaissait le sol dans ses moindres détails, la grande clairière débroussaillée, les abris qui s'ouvraient au ras des mousses, les routes familières sur lesquelles de dernières caravanes se hâtaient, à l'approche de la nuit. Derrière lui s'étendait la cité. Des dômes d'argile rouge et des amoncellements de chaumes se succédaient au loin, sur plus de dix mille pas formiciens, jusqu'aux limites où recommençait la sylve. Sous cet immense toit, et dans la terre creusée par des générations sans nombre, un million de formiciens s'apprêtaient au sommeil, confiants dans les sentinelles attentives.

Couché sur le tertre plutonien, Hind regardait la forêt sombre. Elle effrayait la plupart des habitants de la ville. Lui l'aimait. Car il n'était pas né dans la cité paisible et n'appartenait pas à la race sédentaire des Halfs.

Il se souvenait d'avoir parcouru de larges espaces avec des compagnons avides d'aventures. Ceux-là constituaient le peuple magnifique des Nomades, aujourd'hui détruit. Les Têtes-Rouges, quelques saisons plus tôt, en avaient anéanti la dernière horde. Hind, trop jeune pour combattre, oublié dans une ravine, avait échappé au massacre. Misérable et seul, il avait longtemps erré sur le sol de la forêt jusqu'à ce qu'un parti de chasseurs halfs l'eût capturé.

Ces formiciens n'obéissaient pas aveuglément à la

loi qui veut que tout étranger soit un ennemi. Ils avaient prisé la haute stature du Nomade, ses mâchoires puissantes, sa cuirasse de chitine si épaisse qu'elle semblait impénétrable. Plutôt que de lui livrer un combat stérile, ils l'avaient adopté et le fugitif était devenu un guerrier parmi leurs guerriers.

Hind aimait sincèrement la grande cité accueillante, se dévouait à ses travaux et était prêt, aussi bien qu'un Half, à donner sa vie pour elle.

Seulement, quand il était solitaire comme ce soir, une âme étrange se glissait en lui. Il sentait s'éveiller dans les deux mille facettes de ses yeux un désir d'horizons changeants et, dans ses membres, l'ancien besoin de marcher devant soi, toujours plus loin, vers l'inconnu et vers l'aventure, ainsi que ses pères avaient fait.

Et les jeunes rêves hantaient sa pensée, tandis que, veilleur couché sur un tertre basaltique, il tâtait les effluves de la forêt.

Or, voici qu'une émanation nouvelle surgit tout à coup, mince, flottante, fugace, dans le flot d'arômes que charriait le crépuscule. Le formicien frémit, se dressa sur ses quatre membres postérieurs et tendit dans l'air épais ses magnifiques antennes. Aucun doute : l'odeur du péril était là, l'odeur de l'ennemi, l'odeur de l'attaque !

La menace provenait des Prèles-Sèches, région depuis longtemps dangereuse, car elle confinait aux

territoires de chasse des Têtes-Rouges. Plus d'un pionnier, aventuré dans cette direction, avait été massacré.

Les Têtes-Rouges, un peu plus grands que les Halfs, étaient puissamment armés. Leurs tenailles tranchantes coupaient un corselet d'un seul coup ou fendaient un crâne adulte d'une seule étreinte. C'étaient de terribles voisins, pillards féroces, voleurs de troupeaux et mangeurs d'enfants. À n'en pas douter, ils marchaient, ce soir, à l'assaut de la cité des Halfs.

En quelques bonds, Hind fut au pied de son observatoire. Il s'engouffra dans la grotte et gagna le plus proche carrefour. Des formiciens paisibles y passaient, chargés d'épis.

— Danger ! Danger ! stridula le veilleur, sans ralentir sa course.

Aussitôt, les porteurs abandonnèrent leurs fardeaux. Ils se précipitèrent dans les rues souterraines, en répétant :

— Danger !

En un instant, mille messagers dévalèrent les rampes, traversèrent les dortoirs, se laissèrent rouler au bas des puits, pour répandre plus vite la nouvelle menaçante. De galerie en carrefour, de grenier en couverie, le cri d'alarme retentit jusqu'aux casemates profondes qui se cachent à trente étages au-dessous du niveau du sol.

Les guerriers montaient de toutes parts, se hâtaient vers les issues, et entrouvraient d'avance leurs mandibules. Ils couraient si vite, dans la nuit caverneuse, qu'ils éraflaient les murs.

Une des plus vieilles formiciennes, qui s'appelait Iou et commandait le quartier Nord, sortit et rejoignit Hind. Elle gravit le tertre que le veilleur venait de quitter. Elle n'eut pas à interroger longtemps les effluves crépusculaires. L'odeur redoutable, maintenant, était partout. Elle venait, non seulement des Prèles-Sèches, mais encore de la Source et du dépôt des Chaumes. L'encerclement de la cité était probable.

L'ancienne dit :

— Nulle cuirasse ne résiste aux Têtes-Rouges. Il faut éviter la bataille et murer les grottes !

L'ordre fut transmis. Les formiciens attardés rentrèrent. Des pierres, roulées fiévreusement, s'entassèrent dans les cavernes d'accès. Des branchettes entrelacées étayèrent des moellons plus petits. Un passage très étroit fut laissé dans chaque porte, pour permettre aux veilleurs de se replier.

Vue de l'extérieur, la cité des Halfs avait pris l'aspect d'une colline déserte et silencieuse. Mais, sous les dômes, dans la nuit totale familière aux formiciens, le branle-bas de combat s'intensifiait d'instant en instant. Les guerriers se massaient aux issues. De grandes formiciennes aptères les disposaient sur

plusieurs échelons, et prenaient ensuite place dans leurs rangs. Des mâles, trop jeunes pour le combat, redressaient quand même leurs thorax à peine noirs. Les adultes, entre-choquant leurs têtes, ouvraient et fermaient leurs mandibules, comme pour en essayer les charnières.

Les vieux étaient calmes, prêts à mourir, mais tristes en songeant au péril vital qui menaçait la cité. Ils connaissaient la force des assaillants, la puissance de leurs armes, leur nombre immense, leur férocité insatiable. Les Têtes-Rouges venaient, sans doute, pour voler les troupeaux dans les étables souterraines, mais, une fois dans la place, ils ne manqueraient pas, suivant leur coutume, de s'attaquer au couvain. Ils disperseraient les œufs, se jetteraient sur les larves pâles, déchireraient la soie délicate des chrysalides, raviraient ou mangeraient sur place ces êtres déjà formés, déjà intelligents, déjà éclos à la vie. Le couvain ! Voir le couvain assassiné ! Chaque formicien comptait pour peu le sacrifice de sa propre vie, mais tremblait à cette image d'une horreur pire que la mort.

Aussi, dans leurs mandibules précautionneuses, les Halfs emportaient-ils les petits, de salle en salle, jusqu'aux retraites les plus profondes. Ils entassaient sans ordre les œufs, les larves et les nymphes, attentifs seulement à les cacher le mieux possible. Ils bâtissaient hâtivement des cloisons, tressaient des

branches, roulaient des moellons ; et les mères acceptaient d'être emmurées avec les nouveau-nés.

Soudain, une âcre odeur d'acide formique se répandit dans les galeries. Elle annonçait le début de l'invasion. Les Têtes-Rouges, ayant repéré une des plus larges entrées de la ville, y avaient concentré leur assaut. Les pierres, superposées sans liant, n'avaient guère résisté ; déjà le fleuve noir et rouge des assaillants coulait dans la brèche, à pleins bords.

Maintenant, on se battait à l'intérieur de la cité. Une furieuse mêlée occupait la grande salle du Nord et les couloirs d'accès. Il n'y avait pas de stridulations, mais une manière d'énorme grincement, fait des heurts de dix mille armures vivantes, du glissement des mandibules sur les crânes ciselés, du froissement des membres durs, garnis d'épines, qui s'étreignaient féroce-ment.

Les adversaires n'avaient pas besoin de se voir pour se reconnaître : dès le premier frôlement d'antennes, l'odeur trahissait la race. Toute rencontre dans les ténèbres se muait aussitôt en un duel sans merci. Des jambes jonchaient le sol, pareilles à des pièges barbelés qui se détendaient encore entre les pieds des combattants. Des abdomens sectionnés, outres bardées de chitine, s'obstinaient à combattre par delà la mort et dégainaient dans le vide leur dard empoisonné. Des têtes coupées rebondissaient sur la terre, sans lâcher les antennes ennemies qu'elles

serraient dans leurs mandibules.

De tous côtés, le venin fusait. L'acide vivant inondait les soldats, rongeaient les stigmates, brûlait les plaies, emplissait la nuit d'une atmosphère d'ivresse et de fureur.

Pourtant, les Halfs ne reculaient pas. Ils disposaient encore de la plénitude de leur énergie, alors que les assaillants étaient fatigués par la marche forcée qu'ils venaient d'accomplir. L'amour de la cité multipliait leur héroïsme.

Hind, le grand Nomade, se battait au plus épais de la mêlée. Sa haute stature dépassait tous les guerriers, qu'ils fussent Halfs ou Têtes-Rouges. Ses mandibules formidables s'ouvraient et se fermaient à intervalles réguliers, et, chaque fois, un crâne fauve éclatait. Une frénésie sacrée l'animait : n'étaient-ce pas les Têtes-Rouges qui avaient jadis anéanti sa horde ?

En vain les assaillants mordaient-ils ses membres, cherchaient-ils à gravir son dos. Il ne sentait pas les blessures et secouait son thorax avec une telle fureur que les plus décidés lâchaient prise.

Longtemps, la bataille fut incertaine. Les Halfs espéraient déjà l'impossible victoire, quand une stridulation funeste courut dans leurs rangs :

— Les Têtes-Rouges ont franchi la porte du Sud !

Puis un mot d'ordre se répandit :

— Le couvain est en danger. Tous au couvain !



Ce fut une sorte de panique. Les Halfs de la grande salle quittèrent en masse le combat en cours pour se ruer au combat nouveau.

Brusquement, Hind fut seul, au milieu des colonnes ennemies. Il s'en aperçut, recula, fit front, recula encore, eut une antenne froissée, une jambe tenaillée et, soudain, sentit un poids hostile sur ses épaules. Deux mandibules avançaient en tâtonnant vers sa nuque. Si elles trouvaient ce joint de la vivante cuirasse, c'en était fait du guerrier nomade.

Il eut alors ce geste sage que n'accomplissent presque jamais les formiciens exaltés : il battit en retraite. Ses longues jambes nerveuses lui permirent de distancer les assaillants qui trébuchaient dans des méandres inconnus. Il atteignit un carrefour, puis un interminable tunnel et pénétra enfin dans une couverie déserte.

Là, il s'arrêta.

Le Tête-Rouge était toujours sur son dos, mais, déconcerté par cette course éperdue, il ne cherchait plus à le tenailler. Hind se jeta à la renverse, pivota rapidement sur lui-même et tint l'ennemi sous lui. Un coup de mandibule fit jaillir la cervelle hors du crâne couleur de feu.

Alors, le grand guerrier se laissa tomber sur le sol. L'ivresse du combat se dissipa et il s'aperçut que tout son être souffrait. Cent blessures qu'il n'avait pas senties dans la bataille mordaient maintenant sa

chair sombre : le venin dont il ruisselait pénétrait dans chaque écorchure, comme une pointe acérée.

Une lassitude infinie l'écrasa sur la terre. Il n'eut plus la force de lisser dans son éperon ses antennes couvertes d'acide et de poussière. Ses membres se repliaient d'eux-mêmes contre son corps, dans la posture des nymphes avant la naissance et des cadavres après la mort.

Il se demanda :

— Est-ce ainsi que l'on entre dans la Longue Immobilité ?

Puis, il ne pensa plus à rien.

Cependant, une présence s'agitait autour de lui. Un formicien half, trop jeune pour se battre, qui cherchait fiévreusement, de salle en salle, le couvain oublié, fouillait la couverie déserte. Il s'approcha du blessé et le palpa avec des antennes amicales. Ayant repéré ses plaies les plus graves, il les soigna sommairement en faisant absorber par de la poussière sèche le venin qui les rendait brûlantes. Ensuite il dit :

— Je suis Ham, et toi ?

Hind exprima faiblement son nom. Le Half en parut ému.

— Hind ? C'est toi, le Nomade ? Tu t'es battu comme le plus courageux d'entre nous ! Tu es blessé, que puis-je pour toi ?

Le grand guerrier demanda seulement :

— Les Têtes-Rouges ?

— Ils sont loin d'ici. Ne crains rien.

Mais Hind ne pensait pas à lui-même. Il précisa sa question :

— Les Têtes-Rouges sont-ils vainqueurs ?

— Hélas ! dit Ham. Ils sont entrés dans la ville par toutes les portes. Ils approchent des puits. Le couvain va périr !

Hind parvint à se soulever sur ses membres douloureux.

— Écoute, Ham, va-t-en du côté où l'on se bat. Si tu le peux, amène jusqu'à moi une des Mères...

Il retomba. Immobile dans la nuit, plein de souffrance et d'horreur, incapable maintenant de donner le moindre coup de mandibule ou de griffe, il voulait encore combattre. Et, puisque l'énergie physique abandonnait son corps, il faisait intensément appel à cette autre force sans nom qui habitait son cerveau.

Un choc sur ses antennes le tira de sa noire méditation. Une grande formicienne était devant lui, tout imprégnée de venin odorant, toute tremblante de la mêlée.

— Que fais-tu là, Hind ? Pourquoi n'es-tu pas au combat ?

— Je suis blessé.

— Tant qu'il reste une griffe, on se défend ! Si tu étais de notre race, tu serais mort sans reculer !

— Pourquoi mourir inutilement ? murmura le héros.

Mais la formicienne était impatiente.

— Que me veux-tu ? Ma place n'est pas ici, quand le couvain va périr !

— Je sauverai le couvain. Obéis-moi seulement.

Bien qu'on fût au plus fort du danger, la combattante se récria :

— Obéir ? T'obéir, à toi qui as fui la bataille ?

— On peut servir autrement qu'avec les mandibules ! Formicienne, je suis faible et vais sans doute succomber. Écoute-moi. Cours aux étables. Ouvre-les toutes grandes. Fais sortir les troupeaux. Appelle les bergers. Poussez notre bétail entier au-devant des Têtes-Rouges !

— Pour qu'ils le volent !

— Ils voleront, mais oublieront nos enfants. Mieux vaut perdre les troupeaux que le couvain !

La formicienne, étonnée, ne répliqua pas. Dans son intransigeance héroïque, elle n'avait jamais conçu qu'on pût sacrifier un bien pour en sauver un autre. Mais elle réalisait soudain avec force que la perte des aphidiens qui donnent le nectar n'était qu'un épisode infime auprès du massacre imminent des nouveau-nés.

Elle dit :

— Hind, je vais tenter cette chance. Si ta ruse réussit, nous te pardonnerons de n'être pas mort au combat.

\* \* \*

Or, il se trouva que, dans sa tête blessée, le grand Nomade avait imaginé la suprême parade.

Quand les Têtes-Rouges virent déferler vers eux l'armée maladroite, étrange et titubante des troupeaux halfs, ils commencèrent par ne pas comprendre. Emportés par la fureur de leur assaut, ils se précipitèrent parmi les aphidiens, mandibules ouvertes. Mais, comme les stupides bestiaux ne se défendaient pas et n'offraient que la molle résistance de leurs corps pressés, l'élan des Têtes-Rouges se ralentit très vite. Les assaillants connaissaient trop bien la valeur du cheptel pour le massacrer inutilement.

En quelques instants, les hordes sanguinaires se transformèrent en peuple pasteur. Des convois s'organisèrent. Le long des tunnels jonchés de cadavres, puis à l'air libre, à travers les pistes de la grande forêt nocturne, des guerriers en files poussèrent l'innombrable butin jusqu'à la cité des Têtes-Rouges.

Et, cependant, oublié des vainqueurs, sauvé des tenailles affreuses, le couvain reposait sous la garde des Mères, dans la nuit tiède des abris.

La paix était de nouveau sur la terre. Au ciel, la lune encore vivante, toute verte de ses frondaisons, se balançait parmi les étoiles, comme un ocelle d'émeraude.

## CHAPITRE II

Hind ne fut pas compté parmi les cadavres que les vivants traînèrent hors de la ville. Soigné par ses compagnons et particulièrement par Ham, il vit ses plaies se refermer. Ses antennes reprirent leur merveilleuse sensibilité, les articulations de son armure retrouvèrent leur aisance précise, et pas une des facettes de ses yeux ne demeura obscurcie. Sa haute taille de Nomade domina, comme avant la bataille, la foule industrielle des Halfs.

Autour de lui, la vie sociale était réorganisée. Sur le million d'habitants qui emplissaient les quarante étages de la cité, cent mille environ avaient péri. Pour des formiciens, une telle perte était légère. La race ne courait aucun danger, puisque le couvain était sauf. Les Mères, d'ailleurs, conservaient un plus grand nombre de leurs œufs, afin de remplacer par des vies nouvelles les existences entrées dans la Longue Immobilité. Quelques étables avaient échappé au pillage et le cheptel, lui aussi, ne tarderait pas à se reconstituer.

Hind, guéri, attendait quelque chose. Il ne savait si

ce serait un surcroît de bien-être matériel ou une manière d'autorité morale, mais il pensait que d'avoir sauvé le couvain, quand tout semblait perdu, méritait une récompense. Chez les siens, dans sa tribu Nomade, un tel exploit lui eût valu la gloire et, peut-être, le commandement. Au contraire, dans la cité des Halfs, tout le monde paraissait avoir oublié et son courage et son initiative !

Un jour, au pied des talus, sur l'espace découvert où les formiciens s'exerçaient à la course et à la lutte, il prenait part aux jeux des jeunes guerriers. Sa taille gigantesque lui permettait de l'emporter sur les plus vigoureux. Et, comme ses compagnons l'entouraient avec une passagère admiration, il se laissa envahir par une poussée d'orgueil.

— Hind est le plus fort de la cité ; qui pourrait se mesurer avec lui ?

— Personne, reconnut un formicien.

— Hind est aussi le plus habile dans le danger. Où serait le couvain, si Hind n'avait pas été là ?

Nul ne répondit. Le Nomade fut meurtri par ce silence. Il répéta :

— C'est Hind qui a sauvé le couvain. Ne le savez-vous pas, vous autres ?

— Nous le savons, avouèrent plusieurs guerriers.

— Eh bien, pour cette action, ne mériterais-je pas d'être loué ?

Cette fois, ce fut une formicienne qui stridula :

— Hind, tu as fait ce que tous ont fait. Tu nous devais les idées de ton crâne, comme les griffes de tes membres ! Chacun appartient tout entier à la cité !

— Le plus intelligent et le plus fort ne devrait-il pas commander ?

— Seules, les Mères commandent ! dit la formicienne, avec une soudaine et brutale énergie.

Ses mandibules frémissaient.

— Pourquoi les Mères ? demanda Hind, impatienté.

La formicienne dédaigna de s'expliquer. Mais, à la grande surprise du Nomade, ce furent des mâles qui répondirent, l'un après l'autre, comme s'ils récitaient une leçon apprise depuis toujours :

— Les Mères doivent commander, parce qu'elles ont fondé la cité !

— Parce qu'elles nous ont instruits !

— Parce qu'elles ont eu des ailes !

— Parce qu'elles vivent longtemps !

— Parce qu'elles portent l'aiguillon !

— Parce qu'elles ont le venin !

Et tous ensemble :

— Les femelles doivent commander parce qu'elles sont les Mères du couvain !

Hind s'agita violemment. Il lui semblait que ces répons s'étaient plantés un à un dans son armure. Il stridula :

— Et nous, les mâles ? N'avons-nous pas construit



la ville ? Ne la défendons-nous pas ? Nos mandibules ne sont-elles pas deux fois plus fortes, et notre travail plus efficace ? Ne sommes-nous pas les chasseurs, les bergers, les bâtisseurs ? N'est-ce pas dans nos têtes de mâles que naissent toutes les idées qui font la grandeur de la cité ?

— Hind a raison, murmurèrent de vieux formiciens qui se souvenaient des lointaines époques où les Mères n'avaient pas ébauché leur tyrannie.

La formicienne, alors, laissa éclater sa colère.

— De quel droit parles-tu, Hind ? Tu n'es pas des nôtres ! Notre ville t'a accueilli par pitié, et c'est toi qui oses critiquer nos lois ?

Le Nomade sursauta.

— Vos prétentions ne sont pas encore la loi ! Et si je te saisisais dans mes pinces, toute femelle que tu sois...

Il s'avança, les mandibules ouvertes. La formicienne, sans reculer, ramena sous son torse un abdomen frémissant, prêt à lancer le venin. Puis elle stridula :

— Lâche ! Tu as fui devant les Têtes-Rouges ! Lâche ! Lâche !

Cette dernière injustice brûla le héros plus sûrement que l'eût fait l'acide. Fou d'indignation, il se précipita vers la formicienne. Mais, aussitôt, il fut entouré, saisi aux jambes, tiré aux antennes. Traîné, poussé, porté, il se trouva en un instant, loin de

l'esplanade où s'exerçaient les Halfs.

Ses agresseurs ne lui infligeaient aucun mal et se contentaient de le maintenir étroitement. Aussi sa fureur tomba par degrés. Il cessa de se débattre et contempla ses gardiens.

Ce n'étaient pas des mâles. Ce n'étaient pas davantage des formiciennes. Hind reconnut des êtres bizarres, apparus depuis peu au sein de la cité, assez semblables aux Mères, mais beaucoup plus petits, n'ayant jamais eu d'ailes, et qui demeuraient indifférents, quand revenaient les heures folles de la procréation.

Ces Neutres étaient peu nombreux et on ne les rencontrait que très rarement. Bien des Halfs ignoraient leur existence ; les autres voyaient en eux des infirmes assez misérables et s'en désintéressaient.

Quand le Nomade parut tout à fait calmé, ses gardiens s'écartèrent. Il put se redresser, étirer ses membres, lisser ses antennes. Un des Neutres lui dit alors :

— Nous ne t'avons pas fait de mal. Mais si tu recommences, nous te tuerons. Va, tu es libre !

Le héros dénombra la petite troupe et la défia :

— Hind a tué deux fois plus de Têtes-Rouges que vous n'êtes, vous tous réunis, ridicules femelles manquées ! Hind fera ce qu'il voudra et se moque de vos menaces !

Les Neutres ne manifestèrent aucune colère, et

celui qui avait déjà parlé répéta, en montrant les dômes de la cité :

— Va, tu es libre !

Alors, Hind partit à grands pas. Il entra dans la ville ingrate où il était seul de sa race. Et, quoiqu'il tînt la tête haute, l'injustice lui pesait entre les mandibules, comme un lourd moellon.

\* \* \*

C'est ainsi que Hind eut connaissance de l'esprit nouveau qui travaillait la cité.

Fruit d'une civilisation déjà longue, sentiment étrange jusqu'alors inconnu sur la Terre, l'Ambition était née. Les femelles, traitées en égales par les guerriers, mais spécialisées dans la charge quasi sacerdotale de veiller sur les petits, les femelles avaient élaboré un projet insensé : celui de gouverner la race.

D'où leur était venue cette prétention ? Peut-être du souvenir des journées nuptiales où les mâles étaient courbés par le désir, empressés, presque humbles autour d'elles ; peut-être de leurs fonctions de Mères, gardiennes sacrées du couvain ; peut-être aussi, plus simplement, de la provende abondante et riche qui leur était réservée et qui entretenait chez elles une exaltation continue...

Quoi qu'il en fût, les Mères entendaient devenir Reines. Elles disposaient pour cela de moyens considérables. Le plus important fut longtemps l'éducation.

Comme elles étaient chargées de nourrir et d'instruire les nouveau-nés, elles pouvaient, dès l'éclosion, plier les jeunes mâles au respect et à l'obéissance. Elles ne s'en firent pas faute, et formèrent ainsi de premiers partisans.

La méthode, cependant, s'avéra lente et hasardeuse. L'emprise ne durait guère. Quand les jeunes atteignaient l'âge adulte, qu'ils fussent guerriers, cultivateurs ou bergers, leurs travaux les éloignaient des couveries. Ils perdaient rapidement l'habitude d'obéir aux femelles et redevenaient des formiciens libres, parmi le peuple libre.

Pis encore : leurs propos, qui reflétaient les enseignements des Mères, inquiétaient les autres mâles, et ceux-ci commençaient à s'émouvoir... C'est alors que les Mères firent une découverte qui devait avoir des conséquences incalculables.

Après de longues pluies, il advint que les étables furent inondées. Une partie importante des troupeaux fut noyée et la cité connut une période de disette. Le couvain lui-même eut à souffrir de la faim. Quand les premières nymphes, mal nourries, déchirèrent en frissonnant leurs langes pâles, les Mères s'aperçurent qu'elles n'étaient pas exactement pareilles à la descendance habituelle de la cité. Elles ne possédaient pas d'ailes et, de ce chef, ressemblaient à des mâles. Mais, d'autre part, elles avaient l'abdomen allongé, pouvaient projeter du venin et,

surtout, portaient l'aiguillon, apanages exclusifs des femelles. Presque tous moururent avant d'avoir marché.

Trois douzaines au plus survécurent, que les Mères s'efforcèrent d'éduquer. Elles furent surprises de trouver dans ces infirmes des élèves intelligents, extrêmement malléables, qui, aussitôt qu'ils furent capables de s'exprimer, manifestèrent à leurs nourrices un attachement passionné. À tout hasard, les éducatrices leur enseignèrent la nouvelle loi, d'après laquelle les Mères avaient le rang suprême et devaient être obéies.

Quand arriva la première journée nuptiale, dans la joie et la folie qui secouaient la cité, on remarqua que les derniers-nés demeuraient absolument indifférents. Parcourant les tertres et les coupoles frémissants d'ailes entr'ouvertes, de poursuites et d'étreintes, ils considéraient les jeux d'amour avec un calme stupéfait, et semblaient consternés par la démence universelle. On s'aperçut alors qu'ils n'avaient pas de sexe, et ce fut pour eux que le mot « Neutre » fut inventé sur la Terre.

On les méprisa. Seules, quelques Mères très intelligentes eurent une intuition de l'avenir. Elles gardèrent auprès d'elles les infirmes, – et ce leur fut facile, car la cité n'en voulait ni pour ses travaux, ni pour sa défense. Les Neutres formèrent autour d'elles une sorte de cour qui était, en même temps, une

escorte. Bien que de petite taille et assez mal construits, ces Neutres étaient industriels, énergiques au travail, sagaces et braves jusqu'à la mort. Leur aiguillon et leur venin n'étaient pas négligeables. Ils obéissaient passivement.

Pendant des années, ils furent employés dans les étages profonds de la cité à déplacer le couvain, à nourrir les pupes, à aider les premiers pas des nymphes. Les Mères leur firent creuser en secret plusieurs salles souterraines, que l'ensemble du peuple devait ignorer. Quand, parfois, ils accompagnaient une Mère dans les étages supérieurs ou à l'air libre, ils se mêlaient à la foule, et personne ne leur prêtait attention, sinon pour prendre en pitié leur chétif aspect de femelles manquées.

Il avait fallu un incident violent, comme celui provoqué par Hind, pour que la cohésion des Neutres et leur fidélité s'affirmassent au grand jour. Encore cet incident ne laissa-t-il guère de traces. Il s'effaça dans toutes les mémoires, mais non dans celle du Nomade, qui sentit obscurément que de graves événements se préparaient et que la race élue des Formiciens en arrivait à un tournant tragique de son histoire.

(...)